



Antoine Volodine

**L'auteur**

Antoine Volodine publie depuis quinze ans. Parus aux éditions de Minuit, puis chez Gallimard, ses romans ont des titres éloquentes : « Navire de nulle part », « Des enfers fabuleux », « Vue sur l'ossuaire ». Il s'est souvenu de ses origines pour composer ce portrait halluciné d'un pays redevenu sauvage, et voguant vers l'abîme parmi des morceaux de science rouillée – à l'image des sous-marins nucléaires qui flottent, le ventre à l'air, dans la baie de Mourmansk. Son livre semble avoir été écrit par un voyageur insomniaque du Transsibérien, doté d'une fascination horrifiée pour la gestation et la mort : il devra être lu dans cet état.

## Russie : retour vers le futur

**ROMAN** – De vieilles matrones, des chamans, un embryon qui a pour mission de restaurer le « brejnevisme ». Un grand livre d'anticipation à l'inspiration crépusculaire.

PAR CLAUDE ARNAUD

C'est peut-être le plus étrange, le plus noir et le plus personnel des livres de cette rentrée. Il est dû à un écrivain dont onze romans ont prouvé l'inspiration crépusculaire et fantastique, mais qui n'a peut-être jamais été aussi près d'une sorte d'apothéose négative et d'un accomplissement désespéré.

Volodine fait œuvre prospective, se situant dans l'avenir, mais pour mieux parler de l'ex-URSS. En s'effondrant voilà un siècle, le régime des Komsomolets a entraîné, avec les désastres écologiques et la dénatalité que l'on sait, une sorte d'hiver nucléaire. La restauration du capitalisme a entre-temps prouvé qu'il n'y avait aucune idéologie dont la semi-asiatique Russie ne puisse assurer la débâcle. Seul « progrès » perceptible sur ce territoire stérilisé : les babas russes se remettent à accoucher, même à 200 ans passés, victimes d'une aberrante fécondité.

Un fils est ainsi né, sur qui les vieilles pensionnaires d'une maison de retraite ont reporté leurs espoirs de restauration brejnevienne. Will Scheidmann n'a d'abord été qu'un tas de chiffons, bercé en cachette jusqu'à former un embryon, les autorités interdisant aux grand-mères de se reproduire. Puis ces infatigables matrones lui ont inculqué les classiques du marxisme et la haine de la propriété, tandis qu'une chaman lui récitait des légendes des confins mongols. Parti pour restaurer la lumineuse doctrine léniniste, Will Scheidmann a cependant succombé aux sirènes du libéralisme, qu'il a contribué à répandre comme la lèpre : c'est son procès que les babas mènent, au beau milieu des steppes.

Scheidmann reconnaît avoir signé les décrets rétablissant la propriété privée et l'exploitation de l'homme par l'homme. Mais ces « *abominations mafieuses* » devaient selon lui relancer a contrario le sentiment collectif et, partant, la révolution permanente. Aussi retors que la dialectique stalinienne, l'argument ne peut masquer son échec.

La ruine est totale. La mafia elle-même n'ayant pas su résister au dépeuplement, les dizaines de rescapés abkhazes, yakoutes ou arméniens qui hantent ce livre ne trouvent même plus un seul riche à tuer. Le temps aussi s'est détraqué, cancérisant les mémoires et allongeant cruellement la vie. Les animaux et jusqu'aux voitures subissent des mutations ; le narrateur lui-même semble issu, par scissiparité, de plusieurs de ses personnages et leur emprunte leurs traits, tels les veaux à sept pattes de la défunte science-fiction soviétique. Partout, on parle des idiomes dénaturés et des bouillies d'Empire sans se comprendre, comme si les langues de la Pentecôte étaient revenues déclencher l'Apocalypse.

L'idéologie redevient ici ce qu'elle n'a en un sens jamais cessé d'être : la plus délirante des fictions, le seul discours à prétendre expliquer in extenso la réalité, tout en la niant radicalement. Volodine en tire des effets d'un comique atroce, qui nous ont arraché des sourires hésitant entre le couteau entre les dents et la lame de rasoir. « *Même les ruines avaient fini par ne pas tenir debout* », avancent les vieilles quand elles font le bilan de la société qu'elles avaient édifiée, consolidée puis secourue dans les heures difficiles...

On peut croire ce narrateur en procès quand il confie sa nostalgie du paradis brejnevien. Fils d'un être collectif – l'URSS –, ce renégat hanté par sa trahison la justifie en disant qu'il ne se sentait plus de force à « *rassembler fraternellement ces débris de la gueusaille humaine* ». Volodine l'a fait pour lui, avec la perversité tranquille du berger menant ses ouailles à l'abîme. En rappelant à la Russie, qui rêve de redevenir un pays normal, la mégalomanie suicidaire à laquelle elle semble vouée, et l'éternité garantie de son malheur.

« *L'étrange est la forme que prend le beau quand le beau est sans espérance* », dit Volodine quelque part. On ne peut mieux définir l'esthétique radicale de cet ovni, qui tombe sur nous l'année même où un Spoutnik devait provoquer la fin du monde. ■

« *Des anges mineurs* », d'Antoine Volodine (Seuil, coll. « Fictions et Cie », 220 pages, 98 F).